

Philippe GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie d'un préside espagnol et d'un comptoir génois en terre africaine (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*

François Fichet de Clairfontaine

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/archeomed/18545>  
ISSN : 2608-4228

**Éditeur**

CNRS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2009  
Pagination : 350-353  
ISBN : 978-2-271-06893-4  
ISSN : 0153-9337

**Référence électronique**

François Fichet de Clairfontaine, « Philippe GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie d'un préside espagnol et d'un comptoir génois en terre africaine (xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)* », *Archéologie médiévale* [En ligne], 39 | 2009, mis en ligne le 08 mars 2019, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/archeomed/18545>

---

39

2009

# ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

*Ouvrage publié avec le concours  
du ministère de la Culture et de la Communication  
Direction de l'Architecture et du Patrimoine  
(Sous-direction de l'Archéologie)*



**CNRS ÉDITIONS**

33, rue Mézièrerie - 75005 Paris

Philippe GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie d'un préside espagnol et d'un comptoir génois en terre africaine (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Institut national du patrimoine de Tunis - École française de Rome, 401, 2008, Rome, 625 p., ISBN : 978-2-7283-0807-1, prix : 140 €.

Connaissez-vous Tabarka, cité côtière du nord-ouest de la Tunisie, située à environ 175 km de Tunis, non loin de la frontière algérienne et de Bizerte? Ville touristique fameuse pour ses festivals comme pour les activités de plongée qu'elle propose et pour son artisanat du corail, elle est historiquement connue pour avoir succédé à une grande cité antique : Thabraca. Cette histoire qui est celle des Tabarkois semble s'opposer à une autre plus étonnante voire improbable qui est celle des... Tabarquins : nom qui désigne les habitants de cette petite île d'un peu moins de 30 ha de surface, haute de 60 m, placée face à la ville actuelle et à laquelle on accède depuis la digue qui sépare les ports. Couronnée par un fort génois, cette île fut occupée par intermittence puis en permanence du XV<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par une communauté composée essentiellement d'habitants originaires de Ligurie. Site exceptionnel pour l'historien comme pour l'archéologue, parce qu'épargné par les constructions récentes, l'île de Tabarka a été au centre d'une vaste étude menée par P. Gourdin, laquelle a donné lieu à un ouvrage d'érudition comme de passion que traduisent ces 625 pages. Pourquoi ce site? L'histoire de l'île s'avère peu commune à plusieurs titres : comme préside espagnol et donc comme poste avancé de la chrétienté sur les terres maghrébines depuis Charles Quint; comme comptoir génois géré par les Lomellini de 1542 à 1741 – longévité inhabituelle qui ne peut s'expliquer que par des relations particulières avec les différents régimes en place à Tunis comme Alger – et enfin par le sens commercial affirmé d'une riche famille génoise. C'est donc un établissement européen en terre africaine, né d'une double volonté; celle de contrôler ce secteur mouvementé de la Méditerranée et de l'Afrique du Nord, celle d'exploiter ses richesses, d'abord le corail et rapidement le négoce des céréales. L'ouvrage est à l'unisson du potentiel historique et archéologique du site, riche, varié par les thèmes traités qui tentent de cerner et de comprendre les composantes particulières du lieu

et le cadre dans lequel s'est développée l'activité économique aux mains de Génois. Il débute par une présentation du cadre physique et des principales données iconographiques, essentiellement des vues panoramiques de l'île datées de 1600 à 1770. Elles permettent de juger de l'évolution du site, qui à l'apogée de son occupation est une véritable ville de près de 2 000 habitants. Seul regret pour le lecteur, des clichés de moindre qualité qui limitent la qualité du rendu et donc la lisibilité. On doit à madame M. Longestay un court chapitre sur l'histoire de cette région de Tunisie avant l'arrivée des Européens au XV<sup>e</sup> siècle. Il démontre l'existence d'un riche substrat formé d'un savant panachage des civilisations phénicienne, romaine et arabe avec pour point de mire la cité antique de Thabraca par où transitaient les bois de la forêt de Khroumirie, le marbre polychrome de Simitthu (Chimtou) et probablement le blé. Malgré un port que l'on dit situé au carrefour des voies maritimes et terrestres, la ville est devenue un établissement modeste après la conquête musulmane. Le déclin s'amorce véritablement au X<sup>e</sup> siècle, avec un port désormais simple site de mouillage et une ville quasi désertée. Malgré le passage de quelques bateaux chrétiens qui attestent que le site demeure dans la mémoire de navigateurs, la ville de Tabarka, à la veille de l'arrivée des premiers Européens, ne semble être tout au plus qu'un lieu-dit sur la terre ferme. Quant à l'île, tout porterait à croire qu'elle a toujours été inoccupée jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle (?).

En 1446 arrivent les premiers Européens. Cette première période de l'île de Tabarka demeure assez mal connue du fait de l'indigence des textes. Le corail, l'un des meilleurs dans cette aire de l'Afrique du Nord, attire à l'évidence les arrivants, mais ils répondent surtout à l'appel du souverain de Tunis qui donne d'abord une concession d'exploitation à un Barcelonais, Raphaël Vives (1446-1448) avant de la remettre à des Génois qui se succéderont de 1451 à 1506. La présence de commerçants latins en

Afrique du Nord n'est pas chose nouvelle à en juger par les relations entretenues par les Almoravides, puis les États maghrébins, avec les nations marchandes chrétiennes (Pise, Gênes, Venise, Marseille et Barcelone) et ce depuis le XII<sup>e</sup> siècle au moins. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'esprit d'entreprise qui les anime les conduisent sur une côte qu'ils connaissent, à en juger par la présence de navires chrétiens auprès de Tabarka au XIV<sup>e</sup> siècle, ou même par la mention du port sur les cartes et par la description des côtes depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Pour P. Gourdin, l'abandon de la pêche au corail sur les côtes d'Afrique du Nord à partir du XIII<sup>e</sup> siècle semble avoir provoqué la disparition de pêcheurs locaux, laissant ainsi le champ libre aux Européens plus expérimentés. Sans doute est-ce là l'une des raisons de l'intérêt du souverain de Tunis? Il est vrai qu'à cette date les Catalans dominent la production du corail en Méditerranée occidentale et qu'ils l'exportent en Orient. L'expérience tentée par Raphaël Vives, qui choisit l'île de Tabarka alors qu'elle est dépourvue de tout sera un échec, peut-être autant du fait d'une rapide dégradation des relations avec le souverain hafside que d'une accumulation de problèmes dus à de trop médiocres conditions financières. Lui succèdent rapidement les Génois, dont Clément Cicerio qui fonde la première compagnie prenant en charge l'ensemble de l'organisation de la pêche, alors que Raphaël Vives s'était borné à récupérer sa part auprès de patrons pêcheurs organisant chacun leur expédition. L'arrivée des Génois est suivie du transfert des activités de l'île de Tabarka au port fortifié de Marsacres (Tunisie), le corail étant exploité par des pêcheurs originaires de Ligurie recrutés au fil des ans par les sept compagnies qui vont se succéder. Quant à la vente, elle est assurée par les Vénitiens passés maîtres en la matière. Cette première période génoise, qui pourrait être celle de l'apprentissage de l'organisation d'une exploitation en terre africaine, s'achève en 1506. P. Gourdin parle d'un échec, qui ne semble pas dû au système d'organisation, mais davantage à l'addition de problèmes qui démontrent la faiblesse de la position des chrétiens en terre africaine : la détérioration des relations avec le pouvoir hafside, accentuée peut-être par des conflits entre Génois, une insécurité croissante sur terre comme sur mer, entre autres avec l'arrivée des Turcs, laquelle a pu provoquer des difficultés de recrutement de pêcheurs, peut-être aussi un épuisement du gisement de corail.

Les Génois ont quitté la côte tunisienne pour y revenir de manière permanente peu après 1542. Il serait ici trop long de détailler autant les raisons que l'enchaînement de circonstances qui font choisir l'île de Tabarka. L'Asiento, ou concession de 1542, signé entre le représentant de Charles Quint et des Génois, dont des membres de la famille des Lomellini, remet à ceux-ci le monopole de l'exploitation du corail sur les côtes de Barbarie (nom donné au littoral d'Afrique du Nord jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle), en vertu d'un traité signé après la prise de Tunis en 1535. Le choix de Tabarka serait lié au don fait aux Lomellini par l'amiral de l'Empire ottoman Barberousse, pour prix de leur médiation lors de la libération du corsaire Dragut. L'épisode est trop beau, il permettra

plus tard à la famille de revendiquer l'île lors de désaccords avec la couronne d'Espagne. L'une des raisons les plus probantes est sans doute liée à l'intérêt porté par Fernand Gonzague à l'exploitation du corail, source de revenus pour la couronne d'Espagne ; ce dernier considère « la qualité supérieure du corail » et préconise même la construction d'une tour sur l'île déserte. Il se peut qu'Andrea Doria, le vieux *condottiere* d'origine génoise, soit à l'origine de la venue même des marchands de la cité ligure, qui signent un accord commercial et prennent pied sur l'île pour l'administrer rapidement de manière assez indépendante, bien qu'elle demeure propriété de la couronne d'Espagne comme préside.

L'ouvrage de P. Gourdin est particulièrement bien documenté sur l'île de Tabarka sous administration génoise, depuis le début de l'exploitation du corail, en 1544 au plus tard, jusqu'à la prise de l'île par la régence de Tunis, en 1741. Cas singulier que celui de cette île « chrétienne » en terre de Barbarie, qui doit la présence permanente des Génois sur près de deux siècles à plusieurs facteurs favorables. Au premier rang de ceux-ci, il faut placer l'intelligence économique et politique d'une famille, influente et riche, qui sait diversifier les activités de son comptoir placé sous la direction d'un gouverneur « maison », entretenir des relations ambiguës avec la couronne d'Espagne qui lui confie la réalisation de fortifications, qui sait s'entendre avec les régences d'Alger comme de Tunis qui y trouvent leur intérêt financier, prendre le pouls des tensions internes au pays, ou externes avec Alger, Tunis et les royaumes chrétiens. Certes tout n'est pas facile, à commencer par la concurrence des Français installés non loin de là, au cap Nègre, au Bastion et à la Calle, avec lesquels il faudra bien partager les mêmes territoires de pêche, à commencer aussi par les relations avec les régimes d'Alger et Tunis qui croient être les véritables maîtres du jeu surtout après 1574, parce qu'ils reçoivent taxes et lismes (une sorte de droit autorisant le commerce) pour les droits de pêche du corail comme de commerce de céréales. Avec le temps et les multiples tensions qui parcourent le pays, pour continuer son négoce, la famille génoise saura distribuer davantage de redevances aux bénéficiaires toujours plus nombreux, tout en affectant une position de neutralité par rapport aux belligérants. C'est là l'une des premières et sans doute principales sources du succès de Tabarka : les bonnes relations établies avec Tunis et Alger qui autorisent la présence d'un petit bout d'Europe chrétienne sur la terre d'Afrique parce qu'elle rapporte de l'argent. P. Gourdin montre bien comment les Génois arrivent à gérer leurs relations avec les régences comme avec les tribus maures. Ces dernières sont souvent trop heureuses de trouver un marché à leurs produits. Car l'île est quasi une escale franche, ne payant aucune taxe à l'Espagne pour le commerce des céréales qui enrichit considérablement les Lomellini, alors que le corail rapporte moins. Quant aux relations avec la couronne d'Espagne, elles se dégradent au cours du XVII<sup>e</sup> siècle sans que jamais ni conspirations, ni projets d'asiento, ni contrôle renforcé ne puissent les mettre à l'écart. L'Espagne, dont les ambitions pour le contrôle de la terre d'Afrique se sont fortement réduites après

1578, a toutefois besoin du préside de Tabarka, poste d'observation idéal, seul comptoir doté de fortifications et pourvu d'un port utilisable pour les navires et galères d'une éventuelle expédition militaire. Tabarka occupe donc une position bien particulière profitant aux Lomellini qui, dès l'origine, semblent avoir décidé une implantation durable sur l'île. Elle place cette famille au rang d'ambassadrice ou d'intermédiaire pour bien des échanges. Ce rôle transparait par exemple dans ce qui est devenu un marché lucratif et pas seulement pour les Turcs : le rachat des esclaves. La documentation montre à quel point Tabarka fut terre d'échange des esclaves chrétiens comme musulmans, elle sut apporter une aide matérielle et financière aux captifs, s'assurer des intermédiaires auprès de Tunis et Alger, jusqu'à ce que les organismes de rédemption et les congrégations religieuses aient acquis une expérience suffisante pour se passer de ses services. Par ailleurs, à l'aide des comptes de résultats, P. Gourdin montre combien Tabarka fut une réussite économique pour les Lomellini, réussite reposant un temps sur le corail, puis rapidement et davantage sur le blé d'un rapport considérable (la marge pratiquée pouvant dépasser 100 %!). Les autres produits maghrébins (cuir, textiles, bois...) n'avaient qu'une place très réduite voire inexistante certaines années. Les chiffres sont éloquentes que ce soient ceux du temps d'Aurelio Spinola ou de Giacomo Rombi. Les Génois ont su fonder leur prospérité sur deux activités complémentaires et indépendantes, le corail et le négoce, ce qui fait dire à Savary de Brèves que Tabarka « leur vaut un Pérou ». Cette aventure s'achève en 1741 avec la prise de l'île par les troupes de la régence de Tunis, pas seulement du fait d'une politique hégémonique de Hussein ben Ali, laquelle le conduit à vouloir contrôler tout négoce, mais aussi parce qu'à cette date l'île a cessé d'être utile, de rapporter aux pouvoirs locaux qui n'ont plus de raison de la laisser subsister.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la vie tabarquine, l'intérêt de l'étude étant loin d'être anodin du fait de la présence d'une véritable ville de près de 1 500 à 2 000 habitants vers les années 1720-1730. C'est là une autre des particularités de ce comptoir, le seul de tous ceux présents sur la côte de Barbarie à avoir accepté la venue de familles au côté de la population « utile ». Les fortifications, la présence de corailleurs pratiquant plusieurs périodes de pêche dans l'année, le contrôle exercé sur l'activité tant par la couronne d'Espagne – qui nomme dans les premiers temps un officier royal – que par les Lomellini qui mettent en place une petite administration, expliquent que l'île comporte un habitat permanent, exclusivement d'origine ligure, à partir des années 1559-1560. On compte ainsi 120 habitants (dont 80 soldats) vers 1603, chiffre porté à 300 en 1680, 800 en 1685 et près de 2 000 vers 1735. En 1741, Younès ramène 800 esclaves tabarquins après la prise de l'île, 128 corailleurs ayant réussi à s'enfuir avant. Longtemps combattue, la venue de familles est finalement acceptée par les Lomellini qui tentent par ce procédé de retenir les corailleurs comme les soldats, ou de remédier à des recrutements difficiles. Sans doute la venue des femmes est-elle soumise à autorisation pour chaque cas afin de limiter au maximum

le rapprochement familial, mais le fait est qu'il y aura doublement de la population très rapidement. Cette augmentation n'est pas sans poser des problèmes et la surpopulation qui s'ensuit conduit à la paupérisation de nombreuses familles, l'île et ses ressources n'étant pas de taille à absorber ce surcroît d'habitants. Outre le retour à la pratique originelle, excluant les femmes *de facto*, l'administration génoise incitera à l'émigration individuelle vers Bizerte et Tunis en 1736, en Sardaigne à partir de 1738 où près de 700 Tabarquins viendront fonder Carloforte avec l'appui du roi Charles-Emmanuel III. Ce monde insulaire, situé aux portes même de la terre maghrébine, a donné naissance à une société singulière. Elle est administrée par un gouverneur dont P. Gourdin décrit bien missions et pouvoirs, aux ordres des Lomellini, mais disposant d'une marge de manœuvre lui permettant d'être plus qu'un simple facteur, car prenant des décisions d'ordre juridique comme économique, et pouvant même créer sa propre monnaie, les Viglietti. Avec les soldats dont le nombre se stabilise vite autour de 60/75 militaires en moyenne, il est à la tête d'une solide forteresse. Quant à la société, dont le groupe d'actif le plus important est composé de corailleurs, elle constitue un milieu particulier, coupé de sa terre d'origine à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, donnant naissance à sa propre élite ou aristocratie accédant au fil des générations à des postes de plus en plus importants.

L'étude historique s'est accompagnée logiquement d'une recherche archéologique, tant l'île paraissait avoir conservé un patrimoine intact, témoin de l'évolution du site. L'accent est ici toutefois quelque peu naïf qui aboutit à considérer que « dans certains cas, l'archéologie est indispensable » (!), ici définie uniquement au travers du prisme de l'étude historique et non après ou en complément d'une analyse topographique du site et d'une réflexion portée sur la morphogenèse d'un espace urbain. La problématique générale s'est définie sur deux volets de recherche : le peuplement de l'île dans son épaisseur stratigraphique et donc l'étude de l'évolution du site avec, entre autres, la recherche de témoins contemporains de la phase médiévale, cette période encore trop méconnue liée à la venue des premières compagnies ; la culture matérielle et donc les caractéristiques de l'occupation du site, de l'analyse de ses architectures à celle des éléments de la vie quotidienne. Trois secteurs ont été choisis : celui de la Porte associant des éléments de la période génoise et de la période de la compagnie d'Afrique installée après 1784, celui de l'église qui semble avoir été occupé précocement et qui est densément bâti et enfin celui de la Falaise où l'auteur supposait une extension tardive de l'habitat. Cinq campagnes de fouilles se sont succédé de 1987 à 1993. Plusieurs sondages n'ont pu être achevés, et en définitive la surface étudiée demeure trop peu étendue pour que des conclusions fermes puissent être prononcées. L'auteur en est conscient puisqu'il concède n'avoir qu'effleuré le sujet. On retiendra que seules les périodes génoise et « française » ont été reconnues, et qu'aucun vestige antérieur n'a été découvert. Cela paraît étonnant pour la période antique marquée par l'existence d'une cité importante au pied du site, moins surprenant pour la période médiévale si on

considère que l'île, dépourvue d'eau et d'abris, ne devait sans doute pas intéresser les corailleurs aux saisons de pêche, le bateau servant d'hébergement. C'est peut-être aussi parce qu'elle était déserte et donc d'un enjeu moindre qu'elle a pu être ensuite concédée aux Lomellini? Le secteur de l'église a livré un ensemble de demeures d'une ou deux pièces chacune, pourvues de niches et aux sols pavés de terre cuite, d'un étage pour la pièce G XXV, parfois accompagnées d'annexes de stockage (?) et longées par une rue et une ruelle très étroite pavées de pierres et galets, ou donnant dans une cour. Une annexe aménagée dans une courette (FXXII) a pu servir d'aire de travail ou de cuisine comme le suggèrent deux vasques percées. On notera l'absence de soles de foyer ce qui conduit l'auteur à supposer l'utilisation de foyer mobile ou *qanum*. À ce secteur densément construit, au point qu'une ruelle ne mesure que 0,60 m de large, et aménagé de telle manière que les eaux sont facilement drainées vers des citernes, s'oppose le secteur de la Falaise. L'enclos d'une grande demeure, centrée sur une citerne et pourvue d'une ou deux grandes pièces accompagnées d'aires de cuisines et de rangements, y a été reconnu. Sa morphologie semble inspirée des demeures maghrébines, connues à Djerba, et pour P. Gourdin, cet indice et l'emploi de systèmes inclinés pour faciliter l'écoulement de l'eau vers les citernes suggèreraient une « africanisation » des modèles ligures. Influences que l'on retrouve dans le mobilier qui associe des majoliques à des formes locales non tournées ou à des productions provenant sans doute de Djerba.

L'ouvrage s'achève en abordant un aspect qui pourrait être anecdotique, car il ne concerne plus l'île de Tabarka, mais le devenir de sa population dont une partie fut envoyée comme esclaves dans les bagnes de Tunis et Alger. Cette société particulière sans doute profondément marquée par son histoire insulaire aura donné naissance à l'agglomération de Carloforte en Sardaigne, nourrie de l'émigration du début du XVIII<sup>e</sup> siècle puis du retour des esclaves rachetés auprès du bague de Tunis. Un autre noyau important d'esclaves sera racheté par la couronne d'Espagne pour venir occuper Nueva Tabarca sur l'île de San Pedro. Mais l'expérience sera un échec. Enfin d'autres, libres ou rapidement affranchis, parfois proches du pouvoir, demeureront à Tunis.

L'étude réalisée par P. Gourdin, mêlant sources textuelles et iconographiques aux données archéologiques aura permis de retracer la longue histoire, bien peu commune, d'un comptoir européen

en terre africaine. Outre sa longévité, Tabarka gérée par la famille des Lomellini présente de nombreuses originalités : ville sur une île, siège fortifié d'un préside espagnol, siège surtout d'un comptoir aux mains d'une famille génoise dotée d'un fort esprit d'indépendance et qui sut très intelligemment développer une activité lucrative fondée essentiellement sur la pêche du corail et le négoce des céréales. Mais la présence génoise à Tabarka ne se réduit pas à un phénomène économique d'expansion européenne en Méditerranée, qui porte ici au demeurant témoignage de l'esprit d'entreprise des Génois. En se dégageant d'une approche sur le « colonialisme », trop facile en pareille matière, on peut se demander à l'instar de P. Gourdin dans quelle mesure Tabarka n'a pas été finalement le résultat de la politique des régence de Tunis et Alger qui favorisèrent pour leur profit les activités économiques des Européens, tout en restant maîtres du jeu politique. L'ouvrage est à la mesure du site, riche, très riche d'informations qui tentent de cerner le mystère Tabarka et d'en décrypter chaque facette, nous révélant une société originale, et nous décrivant de manière très détaillée le système Lomellini. P. Gourdin ne cache pas qu'il reste beaucoup à faire : qu'il s'agisse de mieux cerner la famille génoise, de juger de l'activité des autres comptoirs concurrents pour mieux évaluer celle de Tabarka, de mieux documenter aussi les premiers temps, celui des sept compagnies du XV<sup>e</sup> siècle comme celui des premières années qui ont suivi le retour en 1544, enfin conduire une fouille sur de plus grandes surfaces permettant une meilleure lisibilité de la morphologie des espaces urbains. Ce travail aurait mérité une illustration de meilleure qualité, plans et photographies souffrant d'un tirage assez médiocre les rendant parfois peu ou pas lisible. Sans doute l'approche archéologique, dont la présentation est très fastidieuse, aurait mérité d'être assise sur une présentation chronologique des faits et non sur l'avancement de la fouille afin de mieux retranscrire les contacts stratigraphiques et l'évolution de chaque secteur. Il reste qu'un premier travail de synthèse très approfondi a été réalisé et qu'il peut constituer un excellent guide pour les recherches à venir sur Tabarka l'européenne comme sur l'histoire de cette côte de Barbarie entre le milieu du XVI<sup>e</sup> et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE  
Service régional de l'archéologie de Basse-Normandie